Clio. Femmes, Genre, Histoire

15 | 2002
Chrésiennes

L'Enfant Jsus et les femmes au XVII sicle : une dvotion mancipatrice

Sandra La Rocca

dition lectronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/57>
DOI : 10.4000/clio.57
ISSN : 1777-5299

diteur

Belin

dition imprime

Date de publication : 1 avril 2002
Pagination : 17-36
ISBN : 2-85816-620-X
ISSN : 1252-7017

Rfrence lectronique

Sandra La Rocca, « L'Enfant Jsus et les femmes au XVII sicle : une dvotion mancipatrice », *Clio. Histoire, femmes et socits* [En ligne], 15 | 2002, mis en ligne le 08 fvrier 2005, consult le 28 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/57> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.57>

Tous droits rservs

L'Enfant Jésus et les femmes au XVII^e siècle : une dévotion émancipatrice ?

Sandra LA ROCCA

Le 14 mars 1690, Fénelon écrit à Mme Guyon : «Il me prend quelques fois des envies de croire que vous vous trompez sur moi et que je ne suis pas si avancé que vous pensez. Je ne vois en moi qu'une langueur toute naturelle, un relâchement sensible et une indolence même sur ma tiédeur qui devrait me confondre et m'alarmer». La dame répond immédiatement : «Soyez certain que je ne me trompe point sur votre chapitre [...] plus vous avancerez, plus il vous paraîtra de relâchement, de tiédeur et d'indifférence sur les choses». Que se passe-t-il donc en cette fin de XVII^e siècle pour que le précepteur des enfants de France confie ses tourments spirituels à une simple dévote ?

Le XVII^e siècle est celui de la Réforme catholique. L'Église ébranlée par les partisans de la religion réformée tente de reconquérir les âmes en multipliant les écoles charitables et les congrégations religieuses. Les femmes y jouent un rôle de premier plan. Mais le XVII^e est aussi le «siècle mystique» ; celui où s'affirme la «science des saints» en opposition avec celle des savants, des théologiens¹. Cette science – qui nie la science – est un

1 Sur la «science des saints», voir l'ouvrage de Mino Bergamo 1992, l'article de Joseph Beade 1997 : 223-233 et bien sûr la référence, Michel de Certeau 1982. Notons que le XVII^e siècle circonscrit en quelque sorte le phénomène mystique qui s'épanouit pleinement dans la première moitié du siècle pour être déprécié dans les dernières années.

privège divin accordé seulement à quelques individus, aux «petits» qui, dans leur innocence, sont plus aptes à recevoir les lumières divines. Pour être favorisé par Dieu, il faut être totalement abandonné entre ses mains. Ainsi, les notions d'anéantissement, de désappropriation, d'abnégation sont-elles unanimement célébrées par les religieux de l'époque. Dans ce climat émerge la notion d'«Enfance spirituelle», définie comme une dépendance absolue à Dieu du chrétien qui a conscience de sa petitesse et de son impuissance. Les références fondatrices se trouvent dans l'Évangile de saint Matthieu (XI, 25-26 et XIX, 13-15) où le Christ loue son Père de cacher la sagesse aux intelligents et de la révéler aux petits. Par ailleurs, il affirme que seul le petit enfant pourra accéder au royaume des cieux. L'enfance qualifie ici une attitude d'humilité et de pleine confiance. Parallèlement, la dévotion à l'Enfant Jésus, balbutiante depuis le Moyen Âge, s'affirme et s'épanouit. Elle cristallise à elle seule l'ensemble des notions en vogue au XVII^e siècle. Ainsi le divin Enfant, impuissant dans la crèche et entièrement soumis au Père, s'impose-t-il comme le modèle à imiter².

Éloge des «petits», exaltation de l'ignorant, du faible auquel Dieu accorde ses lumières... les femmes mystiques vont très vite capter la dévotion à l'Enfance et en user à leur façon. Recluses dans leur cellule ou parcourant le pays, les femmes vont «utiliser» l'Enfance pour s'octroyer le droit à une parole que l'autorité leur refuse souvent. Suivons leur cheminement...

L'Enfance : faiblesse et abandon

La dévotion à l'Enfant Jésus ne naît pas au XVII^e siècle, mais elle connaît à cette époque une évolution déterminante notamment grâce à Pierre de Bérulle qui lui donne une véritable assise théologique. Dans son *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus*, le fondateur de l'Oratoire de

2 «Les deux courants, enfance spirituelle et dévotion à l'Enfance, se nourrissent l'un l'autre et deviennent en quelque manière indissociables» affirment les auteurs de l'article «Enfance spirituelle» dans le *Dictionnaire de Spiritualité Ascétique et Mystique* : t. IV/1, col. 706.

Paris s'étend très longuement sur le mystère de l'Incarnation et accentue particulièrement la «faiblesse» du Christ qui vient de naître. Le fait qu'un Dieu renonce à sa toute-puissance pour revêtir la condition d'enfant dépasse l'entendement. L'enfance est décrite par Bérulle comme «l'état le plus humble, le plus débile et le plus impuissant de Jésus». Mais cette bassesse, cette impuissance, cette faiblesse, l'état d'enfance en général, sont «déifiés» parce que le Christ les a vécus dans les premières années de sa vie. «Cette voie humble de la naissance [...] devient très-grande, très-honorable»³. Le futur cardinal tire un enseignement spirituel de l'Incarnation : tout chrétien doit s'identifier au Christ enfant, et vivre dans cet état de dénuement, d'impuissance et de dépendance qui était le sien dans la crèche. Pour y parvenir, le dévot doit se départir totalement de sa volonté afin de se muer en une «nue capacité», un «pur vide». Ainsi, les notions fortes de renoncement à soi-même, d'anéantissement de l'âme, d'assujettissement et d'abandon se placent-elles au centre de la spiritualité de l'Enfance⁴.

Dès lors, les religieux se succèdent pour louer cette Enfance spirituelle tellement convoitée. Chacun, avec ses mots et sa sensibilité, va dire et redire les joies du dépouillement de soi et de l'abandon entre les mains de Dieu. En 1665 paraît l'ouvrage du Père Jean Blanlo intitulé *L'Enfance chrétienne*. À la question : «En quoi consiste cet esprit d'Enfance ?», le saint-sulpicien répond qu'il s'agit d'une «disposition d'âme qui reconnaît qu'elle n'a ni esprit ni jugement pour conduire vers la voie du salut» et qui, par conséquent, suit seulement la volonté de Dieu. Pour parvenir à cet état sont nécessaires «l'évacuation de l'esprit propre», «l'abandon de soi», «l'indifférence à tout», «la simplicité», «la pureté», «la douceur», «la mansuétude» et «l'innocence». Chaque chapitre de son ouvrage détaille une des qualités de l'état d'enfance énoncées. Ces vertus, naturelles à l'en-

3 Bérulle 1856 : col. 174, 954 et 1014.

4 En 1597, tout juste âgé de vingt ans, Pierre de Bérulle avait composé un *Bref discours sur l'abnégation intérieure* dont il a repris les idées principales dans le *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus*. Pour plus de détails, voir les articles «abnégation», «assujettissement», «abandon», «dépouillement» dans le *Dictionnaire de Spiritualité Ascétique et Mystique*.

fant nouveau-né, doivent être acquises par le chrétien en se laissant conduire par «l'esprit de l'Enfant Jésus qui ne trompe jamais ceux qui se confient à lui»⁵.

À l'image de l'Enfant Jésus impuissant dans la crèche qui s'en remet entièrement à son Père céleste, l'âme doit s'abandonner à Dieu et se laisser guider par lui seul. Mais l'Enfance spirituelle ne s'acquiert qu'à travers la souffrance. L'anéantissement qu'elle réclame passe par une destruction spirituelle des sens et du corps du chrétien⁶. Cette violence inouïe transparaît dans l'expression «mort mystique» qui est recommandée aux dévots de l'Enfance. L'ursuline Catherine de Jésus Ranquet qualifie l'Enfance de «mystère saintement épouvantable». Pour Pierre de Bérulle et ses successeurs – Charles de Condren, Jean-Jacques Olier – le sacrifice est le seul moyen pour la créature d'honorer le Créateur. Spirituellement anéanti et abandonné, le dévot de l'Enfance doit dans le monde se reconnaître dans tout objet insignifiant, inconsistant, qui se prête aux plus viles manipulations⁷.

Les «femmes-enfants»

Si les hommes d'Église dissertent à l'envi sur l'Enfance spirituelle, ce sont tout particulièrement les femmes qui vont chercher à faire de ces notions – somme toute évanescences – les moteurs de leur vie. L'anéantissement n'est plus seulement un terme décliné sur tous les tons, mais un état vécu. En 1611, sœur Catherine de Jésus – qui entre au

5 Blanlo 1665 : 35-36 et 67-68.

6 Se référer à l'article «Anéantissement» du *Dictionnaire de Spiritualité* 1932 : t. I, col. 560-565. L'anéantissement consiste à «éliminer le moi humain en tant qu'il s'oppose à Dieu». L'auteur précise que le mot est employé comme une «hyperbole excessive pour caractériser certains actes ou états de la vie spirituelle».

7 Dans la deuxième partie de son ouvrage, le Père Blanlo détaille une série de pratiques destinées aux membres de la *Confrérie de la Sainte Enfance du Verbe Incarné*. Le saint-sulpicien explique qu'il faut aimer «les petites cellules, les pauvres ameublements, les habits grossiers, les aliments communs, le petit travail manuel à l'église, à la maison [...]». L'imitation de l'Enfant Jésus passe «par l'amour des choses basses et petites aux yeux du monde et par l'exercice des offices vils et méprisés». Blanlo 1665 : 135-136.

Carmel du faubourg Saint-Jacques à Paris grâce à Pierre de Bérulle – reçoit «une marque de Jésus-Christ», celle de sa «sainte Enfance». Dans ses *Pieux écrits*, elle ne cesse de proclamer l'extrême «dénuement» de son âme, sa «nudité», sa «perte». «Je m'abaisse donc très profondément ô Jésus, en la vue de mon propre néant, car je n'ai que cela de propre [...] Je vous demande ô petit Jésus que vous ôtiez et anéantissiez en mon être cette inclination propre [...]», implore-t-elle⁸. Quelques années plus tard, c'est une autre carmélite, Marguerite du Saint-Sacrement, qui se perd dans l'Enfance. En 1630, Marguerite n'a que onze ans et demi quand elle fait son entrée au Carmel de Beaune. Peu après, elle tombe en extase, l'Enfant Jésus lui apparaît et lui dit : «tu es mon ouvrage. [...] c'est par ma toute-puissance que tu es comme un tout petit enfant. Je te donne mon enfance pour ta demeure habituelle. Jamais tu ne connaîtras le monde, ni ce qui s'y pratique ; tu n'en auras plus connaissance et ne vivras que par moi»⁹. Après cette révélation, elle s'endort pendant dix jours, puis son corps devient comme «une masse de plomb» et les crises de paralysie et de léthargie se succèdent. Ses souffrances physiques, soigneusement consignées dans le *Mémoire* du Carmel, sont décrites dans toute leur atrocité.

À la fin du siècle, Madame Guyon est également imprégnée de la spiritualité de son temps. Issue d'une famille de noblesse provinciale désargentée, elle épouse très jeune un riche entrepreneur beaucoup plus âgé. Veuve à vingt-huit ans, elle refuse obstinément un remariage et décide de prendre en main son destin. En contacts étroits avec les ursulines et les bénédictines, elle est familiarisée avec l'anéantissement et l'abnégation. La jeune veuve nourrit une dévotion à l'Enfant Jésus au point de contracter un mariage spirituel avec le divin Enfant. Elle explique longuement dans sa *Vie* écrite par elle-même combien elle doit redoubler d'efforts pour vivre dans une «mortification continuelle» des sens afin d'atteindre l'«anéantissement des puissances». Ainsi, son âme «se trouve peu à peu

8 Catherine de Jésus 1625 : 27. Notons que les carmélites sont sensibilisées à la spiritualité de Pierre de Bérulle dans la mesure où c'est lui qui s'occupe de la réforme du Carmel en France sur le modèle de Thérèse d'Avila.

9 Roland-Gosselin 1969 : 75. L'auteur reproduit des extraits du *Mémoire* du Carmel de Beaune.

vide de toute volonté propre, et mise dans une sainte indifférence». De septembre 1683 à mai 1684, alors qu'elle est «réduite à un état de petit enfant», elle tombe malade. La fièvre ne lui laisse aucun répit et redouble encore le jour de Noël ; un abcès apparaît au coin de l'œil et ne veut guérir. «Ô perte, qui est le bonheur des bonheurs, quoi que tout s'opère en croix, morts et amertumes !» écrit-elle. Au-delà des mots, les femmes s'expriment avec leur corps ; un corps meurtri qui manifeste l'état de «mort mystique» exalté par les théologiens¹⁰.

Dépossédées d'elles-mêmes, les femmes peuvent s'approprier les paroles de saint Paul¹¹. «Je n'ai plus rien à moi, je ne suis plus à moi, une puissance au-dessus de moi me possède et me tient toute» affirme Catherine. «Je ne suis plus à moi, je n'ai plus ni vie, ni être, ni volonté : l'Enfant Jésus est devenu mon seul être, ma seule vie, ma seule puissance, lui seul anime mon corps. Je suis sa propriété, je n'appartiens qu'à lui !» assure Marguerite. Ou encore, comme Mme Guyon : «JÉSUS ENFANT était donc tout vivant en moi, ou plutôt il était seul, je n'étais plus»¹².

Entièrement vouée à l'Enfant Jésus, Catherine se tient dans une discrétion absolue ; le peu de fois où elle se hasarde à parler, elle le fait «si naïvement et d'une façon si douce qu'il semblait qu'on parlait à un ange»¹³. Marguerite devient peu à peu indifférente au monde. Elle n'entend rien et ne se souvient de rien. L'Enfant Jésus lui ôte «toute son intelligence et la connaissance de toutes les choses de la terre». Ses contemporains sont fascinés face aux signes édifiants d'abandon de celle que l'on appelait au Carmel «la petite»¹⁴. Quant à Mme Guyon, elle identifie son

10 Sur la valeur symbolique de la souffrance des femmes, voir Albert 1997.

11 Paul, Gal II, 20 : «Et ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi».

12 Bremond 1916 : 338 ; de Cissé 1862 : 68 ; Guyon 1983 : 345.

13 Bremond 1916 : t. II, 338.

14 Le Père Langlet – qui la confessa de façon sporadique pendant douze ans – est frappé par son «parfait esprit de mort» ; le Père Chaduc – supérieur de l'Oratoire de Beaune et confesseur de Marguerite à partir de 1644 – reste saisi face à «l'état admirable et si extraordinaire d'enfance» de la carmélite. Il confirme qu'elle n'a pas «la moindre inclination pour les choses du monde». Il témoigne de cette indifférence en déclarant qu'il restait parfois à côté d'elle sans rien dire pour voir si elle se mettrait à parler, mais non,

âme à «une plume» ou une «feuille que le vent fait aller où il lui plaît»¹⁵.

Abandonnées à l'Enfant Jésus, les femmes «deviennent» l'Enfant Jésus de façon très littérale. S'agissant de Marguerite, son biographe, le Père Amelote précise que l'Enfant Jésus «voulut qu'elle lui ressemblât, non seulement par ses dispositions intérieures, mais qu'encore elle portât fort souvent son image visible». Il lui ordonne de se nourrir de lait, comme un nourrisson. L'assimilation au divin Enfant fut parfaite quand une des carmélites «s'imagina que le Fils de Dieu l'avait soustraite et s'était mis à sa place»¹⁶. De fait, Marguerite cesse de grandir à l'âge de douze ans. De même, Catherine de Jésus était de très petite taille. Mme Guyon est plutôt grande, mais sa stature n'empêche pas la métamorphose : «Il [l'Esprit de Dieu] me conduisait par le dedans comme un enfant à mesure qu'il rendait mon extérieur enfantin». Elle raconte que le Père La Combe et les religieuses qui l'entouraient remarquaient alors qu'elle avait «le visage comme un petit enfant». Le Père lui disait parfois : «Ce n'est point vous, c'est un petit enfant que je vois». Mme Guyon avoue qu'elle ne s'apercevait de rien : «Je jouais et riaais d'une manière qui charmait la fille qui me soignait»¹⁷.

Dans *La fable mystique*, Michel de Certeau rappelle que le christianisme s'est institué sur la perte d'un corps, celui de Jésus-Christ. Et la mystique repose sur cette absence fondamentale. L'anéantissement de l'âme, prôné au XVII^e siècle, «est une sainte négligence et abandon de soi-même [...] afin de se pouvoir transformer entièrement en Dieu»¹⁸. Dans ce contexte, la dévotion à l'Enfant Jésus offre un cadre parfaitement adapté à la spiritualité du temps. En se présentant comme des réceptacles vierges,

elle «demeurait dans son élévation à Dieu». La sévère Marie de la Trinité affirme «qu'elle ne tient rien de la terre. Elle vit comme si elle était en paradis». Roland-Gosselin 1969 : 187 et 121.

15 Guyon 1983 : 285. Notons que deux siècles plus tard, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus s'identifie à une «petite balle» entre les mains de l'Enfant Jésus.

16 Amelote 1654 : 269 et 260.

17 Guyon 1983 : 332-333.

18 Certeau 1982 : 190. Sur la perte irrémédiable que constitue le corps absent de Jésus, voir aussi Le Brun 1986.

les femmes donnent corps au verbe ; elles rejouent l'Incarnation. Ainsi, au-delà de la pléthore de discours théoriques sur l'abandon et l'anéantissement, les femmes, à travers leur corps même, offrent un exemple concret, immédiatement visible de l'Enfance. Elles mettent en scène l'Enfance.

Le règne des «petits»

Abandonnées à l'Enfant Jésus, Enfant Jésus elles-mêmes, les «femmes-enfants» sont loin de rester dans un état de passive béatitude. Au contraire, leur énergie étonne. Henri Bremond dépeint Marguerite du Saint-Sacrement comme un être perfide, «frêle en apparence et passive, en réalité si active, si féconde en initiative, si doucement volontaire». Sans aucun jugement cette fois, la théologienne Marie-Louise Gondal – auteur d'un ouvrage sur Mme Guyon et responsable des rééditions des textes de la mystique – s'étonne que la fervente apôtre de l'Enfance soit si «agissante» alors qu'elle ne cesse de «prôner une certaine passivité». Un contraste saisissant oppose ces virtuoses de l'abandon et leurs actes. C'est qu'elles portent en elles «la force divine» et «la faiblesse d'un enfant», explique Mme Guyon¹⁹. Mue par l'Enfant Jésus, Marguerite du Saint-Sacrement établit la dévotion au «Petit Roi de Gloire». Elle crée, dans des circonstances bien particulières que nous n'aborderons pas ici, les «Associés de la Famille de Jésus» pour lesquels elle compose un «Ordre des devoirs et obligations»²⁰. De son côté, Mme Guyon élabore un véritable «paradis d'enfance» où règne un Enfant Jésus affable et rieur érigé en «Petit Maître». Cet «Ordre des Associés de l'Enfance de Jésus» ou «Confrérie du Pur Amour» – qui rassemble les aristocrates les plus en vue – adhère à une «Règle» qu'elle a elle-même rédigée. Les adeptes du «Petit Maître» – appelés les «Michelins» – doivent se départir de leur raison et, tels des enfants, être «sans pensée, sans idée, sans réflexion, sans raisonne-

19 Guyon 1983 : 530.

20 La dévotion promue par Marguerite s'inscrit dans une logique monarchique et nationale. Le *Petit Roi de Gloire* protège la France pendant la guerre de Trente Ans et donne un dauphin au royaume. Voir Le Brun 1998.

ment» afin que l'Enfant Jésus soit leur «raison», leur «esprit» et leur «seule lumière». Pour ses chers «Michelins», Madame Guyon compose un «catéchisme» et des «litanies» qui reflètent le climat d'insouciance de cet univers d'enfance où tout n'est que joie et candeur²¹. Mais les «femmes-enfants» ne se contentent pas d'établir de nouvelles dévotions à l'Enfant Jésus ; en faisant l'expérience de l'Enfance, elles accèdent à une parole transcendante. Un clivage très net se dessine alors entre les femmes qui reçoivent directement les lumières de Dieu et les hommes qui s'émerveillent de cette «science des saints» à laquelle ils ne pourront jamais accéder.

Éclairées par Dieu

De passage pour quelques jours chez la marquise de Prunai, Madame Guyon lui dévoile son avenir ainsi que celui de sa fille et de l'ecclésiastique qui demeure chez elle. C'est seulement quand elle «porte Jésus Christ Enfant» qu'elle peut «rendre des oracles»²². «Le parler mystique est fondamentalement traducteur» affirme Michel de Certeau ; ainsi, l'Enfant Jésus éclaire les femmes et leur permet de s'ériger en visionnaires. Contemporaine de madame Guyon, la carmélite bordelaise Madeleine du Saint-Sacrement (1617-1697) avait «une dévotion toute spéciale à l'Enfant Jésus»²³. Peu appréciée par la prieure et les sœurs, Marguerite est néanmoins connue à Bordeaux pour sa dévotion et «un parti se dessine en sa faveur». Appliquée aux anéantissements du Verbe, la carmélite se transforme en «machine à oracles». Dans l'affaire concernant un religieux de Bordeaux soupçonné de suivre une nouvelle doctrine, l'avis de Madeleine – appelée «sainte» – est recherché. La supérieure du couvent lui demande de «supplier l'Enfant Jésus de vouloir faire connaître la vérité». Madeleine, dans son extrême ignorance, ne comprend pas le vocabulaire de ses oracles. Ainsi, quand l'Enfant Jésus lui affirme que la doctrine du religieux est «orthodoxe», elle ne sait si l'accusé est absous ou non. Un

21 Voir Loskoutoff 1987.

22 Guyon 1983 : 357.

23 Seul fait notable de sa vie pour Henri Bremond. Bremond 1921 : t. III, 558-568.

«homme savant et grand directeur» tente de la faire passer pour une «visionnaire et une fausse illuminée». Il est scandalisé par l'ampleur de cette «dévotion chimérique et puérile». Henri Bremond approuve *a posteriori* l'action de cet homme. Pour lui, Madeleine est une «intrigante ou une folle. Il faut l'enfermer, dût s'éteindre la dévotion de Bordeaux à l'Enfant Jésus». Mais, au Carmel, «on lui permet de consulter à l'ordinaire l'Enfant Jésus et de répondre de sa part».

Les «femmes-enfants» et leurs dirigés

La «folie de l'Enfance» illustre le renversement de l'ordre établi annoncé par le Christ et les apôtres. Figures méprisées d'hier, les «petits» sont propulsés au premier plan de la scène religieuse et sociale, incarnant les «vrais sages». Dès les premiers siècles chrétiens, circulent des textes sur le thème d'une «simple femme» qui «triomphe d'un théologien savant». Ils traversent les siècles et connaissent un regain d'intérêt au XVII^e siècle. Si les protagonistes changent, ces récits racontent tous «l'apparition du témoin non prêtre qui fait du Maître un écolier et qui, sans avoir fréquenté les écoles, sans posséder la science de l'Écriture et, par le seul fait d'être illuminé, renverse les rapports hiérarchiques traditionnels»²⁴. Ainsi, c'est auprès de nos «femmes-enfants», parce qu'elles sont l'incarnation de l'innocence même, que les docteurs viennent s'abreuver. Pierre de Bérulle – qui vénère ceux qui n'ont pas l'intelligence des termes mais ont l'intelligence des choses – vient trouver la discrète Catherine de Jésus pour lui confier ses doutes. On aimerait en savoir plus sur les réponses «simples» qu'elle lui faisait²⁵.

Grâce à l'ouvrage de Jacques Roland-Gosselin qui retranscrit les archives du Carmel de Beaune, on en sait davantage sur Marguerite du Saint-Sacrement. La «petite» éblouit ses confesseurs successifs et plus généralement tous ceux qui l'approchent. Ils sont frappés par «la grâce de l'enfance chrétienne» que reflète la carmélite et se trouvent transformés après l'avoir côtoyée. Toute «innocence», Marguerite est une médiatrice

24 Certeau 1982 : 322.

25 Bremond 1916 : t. II, 342.

privilegiée entre le divin Enfant et les hommes. Elle conseille le baron Gaston de Renty – engagé sur la voie de l'Enfance grâce à elle – avec des formules telles que «L'Enfant Jésus veut que...» ou «le saint Enfant Jésus aurait bien agréable que...». Le Père Parisot, supérieur de l'Oratoire de Beaune de 1637 à 1643, fait part à Marguerite de ses tracasseries quotidiennes et n'entreprend jamais rien sans la consulter. Au point que le Père Batterel affirme avec ironie à son sujet : «il devint partout son panégyriste et elle devint son oracle. Il la dirigeait et se faisait, à son tour, diriger par elle». Les textes nous le montrent en effet indécis au sujet d'un engagement qu'il doit prendre ; il en informe aussitôt Marguerite et reçoit une réponse sur un billet : «Mon Père, j'ai beaucoup recommandé au Saint Enfant Jésus cette affaire, ne vous y engagez pas, s'il vous plaît». Une autre fois, elle lui affirme que «le petit Jésus ne veut pas» qu'il prêche les Avents et les Carêmes. Parfois sceptique, le Père Parisot suit néanmoins scrupuleusement les conseils de la carmélite. Le Père Carmagnole, qui fut son confesseur pendant les dernières années de sa vie, affirmait à son propos : «chaque fois que je lui demandais conseil, il me semblait que la sagesse de Dieu parlait par elle tant ses réponses étaient admirables. Aussi étais-je assuré qu'elle ne répondait rien par son propre esprit».

Dans l'incapacité de l'Enfance, les femmes sont «toute-capacité de Dieu» ; elles se muent en réceptacles de la parole divine et guident les hommes d'Église. À la fin du XVII^e siècle, Mme Guyon est celle qui pousse cette inversion sociale à ses extrémités. Éclairée par Dieu, elle n'hésite pas à aller au-devant des prélats pour les mettre dans la voie de la «foi nue». C'est ainsi qu'à Gex, par exemple, elle écrit à la demande d'un père un traité intitulé *De la foi*. Mais elle précise : «je n'en savais ni ce que j'écrivais ni ce que j'avais écrit». Elle est indifférente à tout et Dieu seul guide sa main. Quand elle voit le Père La Combe pour la première fois, elle est «prise d'une grâce intérieure» qu'elle n'a jamais éprouvée ; puis elle comprend que Dieu l'a choisie pour guider cet homme dans la voie de l'abandon. Elle voit «jusque dans le fond de son âme et jusqu'aux plus petits replis de son cœur» (*Vie*, p 322). Ainsi, elle l'instruit sur la «voie de la foi», écrivant à son intention un opuscule sur le sujet²⁶. Ce faisant, elle

26 En 1683, Mme Guyon compose *Les Torrents*. Elle explique dans son autobiographie :

noue avec le Père La Combe une relation particulièrement intime au point d'éprouver de la jalousie lorsqu'elle voit le Père s'intéresser à une femme qui, selon elle, «contrefait la sainte»²⁷. À propos du Père La Combe, Jules Michelet emploie cette formule implacable dans son *Histoire de France* : «Tant qu'il était près d'elle, c'était un saint. Loin d'elle, il s'évanouissait, pour ainsi dire il n'était plus rien»²⁸. Il en tient pour preuve la mort du religieux peu après l'emprisonnement de celle qu'il nomme «la sainte».

Mme Guyon est surtout connue pour ses rapports avec Fénelon. Pourtant, leurs premiers contacts ne sont guère prometteurs – «Il ne me goûtait point» reconnaît Mme Guyon. Mais, peu à peu, elle le sensibilise à la dévotion à l'Enfance et s'érige en maîtresse de sa vie spirituelle. Un échange épistolaire quotidien s'établit entre la dévote éclairée et l'éminent théologien de décembre 1688 à mai 1710. Puis elle s'enhardit à lui imposer son ascendant : «Je sens en moi dans le moment que je vous parle, un maître infiniment puissant et infiniment petit qui me donne un droit sur vous pour vous rendre petit, et ce droit me donne celui de disposer de vous»²⁹. Elle lui donne des conseils sur la façon de se comporter en société, lui explique «la désappropriation de la volonté», l'abandon. Manifestement jalouse de l'amitié que Fénelon entretient avec Mme de Maintenon, Mme Guyon lui interdit formellement de consulter une autre personne qu'elle-même. Elle lui explique que le «Petit Maître» exige qu'il lui révèle ses «moindres pensées», ses «moindres rêveries». Sa présence et ses conseils inspirés deviennent rapidement indispensables au prélat. Fénelon lui fait part de ses interrogations, de ses doutes, de ses joies et de ses rancœurs. Dans une lettre datée du 11 avril 1690, il se demande, angoissé, ce qu'il deviendrait si elle venait à disparaître. Face au prélat indécis, Mme Guyon est toute certitude ; elle sait d'expérience.

«en prenant la plume je ne savais pas le premier mot de ce que je voulais écrire».

27 Madame Guyon ne cesse de répéter qu'ils sont de plus en plus «unis en Dieu». Par deux fois, elle voit l'Enfant Jésus en songe lui dire qu'ils sont unis et ne font qu'un. Guyon 1983 : 337.

28 Michelet 1881-1883 : t. V, 3-4.

29 Gondal 1989.

Au XVIII^e siècle, «les clercs se font les exégètes des corps féminins, corps parlants, Bibles vivantes»³⁰. Les «femmes-enfants» sont unanimement et explicitement reconnues en tant que femmes inspirées par les hommes d'Église qui les côtoient. L'expérience de Dieu est la pierre d'achoppement qui leur permet de s'élever face aux doctes. Du Père Parisot à Fénelon, tous sont fascinés par ces femmes «réceptacles» qui laissent parler la divinité à travers elles. Ils trouvent dans leur discours et/ou leurs écrits «de la fraîcheur et de l'inouï qu'ils ne soupçonnaient pas et que les savants théologiens ou maîtres de vie spirituelle ignorent»³¹. Un renversement des rôles s'opère ; face à ces femmes «emplies de Dieu», les directeurs spirituels deviennent dirigés. Ils font preuve d'une extrême docilité et se plient à leurs volontés.

Le Père Parisot, Gaston de Renty, le Père La Combe ou encore Fénelon, tous sont sensibles à l'abandon et à ses vertus, et tentent avec plus ou moins de succès de s'y adonner. Mais en aucun cas, ils ne se prétendent «habités» par l'Enfant Jésus. Le plus souvent, gagnés par l'exaltation de leurs guides, ils se mettent à professer, non en prophètes mais en apôtres. Saint-Simon ne s'y trompe pas lorsqu'il note de façon sarcastique que Fénelon dirige quelques «brebis» du «troupeau» de madame Guyon, mais qu'il ne les conduit en fait que «sous la direction de cette prophétesse»³². De la même façon, le Père Parisot s'efforce de diffuser la dévotion au «Petit Roi de Gloire» après la mort de Marguerite du Saint-Sacrement, mais jamais il ne se présente lui-même inspiré par le divin Enfant. Cette qualité particulière semble réservée aux femmes. Même dans ses moments d'exaltations de l'Enfance, Fénelon perçoit bien distinctement la «trop heureuse innocence» et les limites de «l'Enfance-folie»³³. En fait, la grande majorité des hommes cités sont des prêtres ; ils appartiennent au corps ecclésiastique qui leur confère un devoir de parole, de rationalité, et les empêche de renoncer à l'usage de leur raison. Par leur formation et leur fonction au sein de l'Institution, ils ne peuvent accéder au même degré

30 Cerateau 1982.

31 Beaudé 1997 : 228.

32 *Mémoires* citées par Loskoutoff 1987 : 104.

33 Masson 1907 : 356.

d'abandon que les femmes et ne peuvent par conséquent être «emplis du divin». Quel que soit son degré d'exaltation de l'Enfance, Fénelon se range toujours finalement du côté de la raison. Dans son *Élévation sur sainte Madeleine*, Pierre de Bérulle s'extasie devant le destin de cette femme, choisie «pour n'être rien», mais il reconnaît et déplore l'impossibilité de lui ressembler. La science théologique dont il est pétri l'empêche d'accéder au savoir spontané, à la «science des saints». En revanche, parce que la société les contraint à limiter leur savoir et à brimer leur corps, les femmes se retrouvent au XVII^e siècle dans cette spiritualité de l'Enfance qui confère aux «petits» les plus nobles qualités et la plus convoitée des sciences. Les femmes utilisent l'Enfance comme un moyen transcendant de reconnaissance sociale.

L'émancipation des femmes

Un jour de 1615, la jeune Jeanne Matel – future fondatrice de l'Ordre du Verbe Incarné – se rend à la messe, et tout d'un coup, le Christ lui parle et affirme : «Tu m'es un vase, que j'ai élu pour porter la lumière au bout du monde. Ne t'excuse pas sur ton sexe disant que tu n'es pas prédicateur pour porter ma parole en l'Église. Tu la porteras en la façon que je l'ai ordonnée... Tu parleras de mon témoignage devant les Rois, qui sont les prêtres et les docteurs, en présence desquels tu ne seras point confondue». Grâce à l'Enfance, être une femme ne constitue plus un handicap pour diffuser la parole de Dieu. Ainsi, les «femmes-enfants» se prennent-elles à rêver d'un apostolat voulu par Dieu lui-même. Si le nom de Jeanne Matel n'est pas resté dans les mémoires, il en va tout autrement pour celui de Mme Guyon. Libre de toute appartenance à un ordre religieux, la dévote revendique ouvertement à plusieurs reprises un «état apostolique». «Notre Seigneur me fit connaître en songe qu'il m'appelait pour aider au prochain», écrit-elle dans sa *Vie*³⁴. De fait, partout où elle passe, de nombreuses personnes viennent à elle. «J'avais une autorité miraculeuse sur les corps et sur les âmes de ces personnes que Notre Seigneur faisait venir à moi : leur santé et leur état semblaient être en ma

34 Guyon 1995 : 367, mais aussi 374 et 520.

main» (p 375). Mme Guyon se veut l'apôtre de la spiritualité de son temps. Sa mission est de divulguer à tous la voie du total abandon et de la foi instinctive. C'est dans cet esprit qu'elle rédige le célèbre *Moyen court*, dont le titre littéral est *Moyen court et très facile de faire oraison que tous peuvent pratiquer très aisément et arriver par là dans peu de temps à une haute perfection*. Ce traité est une sorte de «manuel de vulgarisation» pour s'abandonner à Dieu. Mme Guyon cherche ainsi à montrer que l'Enfance s'adresse à tous les chrétiens. «La perfection est aisée», répète-t-elle. «Oui, vous qui êtes si grossiers, qui croyez n'être propres à rien, vous pouvez vivre d'oraison [...]»³⁵.

Apôtre de l'Enfance, Mme Guyon prêche à qui veut entendre, mais à y regarder de plus près, elle sensibilise différemment les hommes et les femmes. Aux premiers, elle leur demande de se départir de leur raison, d'oublier leur sagesse. Elle n'a que mépris pour les savants, les jugeant «gênés et aveuglés par leur propre suffisance». Elle a constamment à l'esprit les paroles du Christ remerciant son Père «de cacher ses secrets aux sages et de les révéler aux petits» (Mat XI, 25), et se délecte de saint Paul affirmant que seuls les petits peuvent accéder à la véritable sagesse, celle qui s'apparente à la «folie» aux yeux du monde (1 Cor I, 27). Alors que le Père La Combe n'est que «connaissance, certitude, assurance», Mme Guyon veut le guider vers «le petit sentier de la foi et de la nudité». Telle est la grande «mission» de la dame : aider les «grands», les savants, les docteurs à se départir de leur raison et à devenir enfant avec l'Enfant. Elle se réjouit lorsque Fénelon lui écrit qu'il joue «comme un petit enfant» et qu'il lui «arrive de sauter et de rire tout seul comme un fou» dans sa chambre³⁶.

En revanche, Mme Guyon veut apprendre aux femmes à faire oraison. Elle mentionne dans sa *Vie* des «jeunes filles de douze et treize ans qui travaillaient presque tout le jour en silence pour s'entretenir avec Dieu», une

35 Guyon 1995 : 63. L'oraison est au cœur de la spiritualité de cette fin du XVII^e siècle. Au-delà de la simple méditation, elle est considérée comme une «union de l'âme à Dieu». J.-B. Bossuet a composé sur le sujet *Instruction sur les états d'oraison* où il dénonce l'ouvrage de Mme Guyon.

36 Orcibal 1972 : t II, 102.

«pauvre lavandière» d'une «douceur d'ange» ayant cinq enfants et un mari paralysé du bras droit qui la battait, une «marchande» et une «serrurière». La lavandière fait preuve d'une application particulière et se trouve «éclairée» par Dieu. Ses prouesses lui valent d'être arrêtée par des religieux qui la trouvent «bien hardie de faire oraison» – cette prérogative leur étant réservée – et la menacent pour qu'elle cesse. Non seulement elle refuse de leur obéir, mais elle leur tient tête rétorquant que Jésus-Christ avait dit à tous de prier sans distinguer les prêtres et les religieux. Les menaces redoublent, mais la lavandière assure qu'il ne dépend pas d'elle d'arrêter puisqu'elle est guidée par le Christ. Après des injures, les religieux décidèrent de brûler tous les livres traitant d'oraison sur la place publique³⁷. Cet épisode relaté par Mme Guyon montre toute la force subversive de l'Enfance. Déjà, intrinsèquement, l'oraison offre un espace de liberté aux femmes. Au XVI^e siècle, Thérèse d'Avila écrivait à ses sœurs : «Malgré l'étroite clôture dans laquelle vous vivez», «vous vous délecterez» et, «sans permission des supérieurs, vous pourrez entrer et vous promener à n'importe quelle heure»³⁸. Avec Mme Guyon, l'oraison rime avec une émancipation plus accentuée.

Accueillie à Saint-Cyr par la favorite du roi Mme de Maintenon, Mme Guyon initie également les jeunes filles de bonne famille à l'oraison. Dans son désir de les «porter à Dieu», elle suscite l'enthousiasme général. Madame du Pérou, alors pensionnaire dans l'Institution, décrit l'effervescence qui y régnait : «On était devenu, à Saint-Cyr, quiétiste sans s'en douter. On ne parlait que de pur amour, d'abandon, de sainte indifférence, de simplicité [...]». Deux siècles plus tard, l'historien Jules Michelet commente : «Elle [Mme Guyon] y eut un triomphe. Ces jeunes cœurs s'épanouirent, et se versaient tous à ses pieds. Les dames, pour la première fois, se sentaient libres. Et les demoiselles se trouvaient extraordinairement attendries d'une telle mère, toujours jeune, qui plus que les jeunes avait gardé le don d'enfance». La «sainte» intervenait pour «sauver de belles filles de leur confesseur»³⁹. L'historien républicain se réjouit de cette

37 Guyon 1983 : 379-380.

38 Cité par Michel de Certeau 1982 : 271.

39 Michelet 1881-1883 : t. V, 5 et 3.

femme de caractère qui tente d'émanciper les jeunes filles, qui s'efforce également de libérer les religieuses de l'autorité outrancière de leurs supérieurs. « Sans critiquer ni censurer, elle encourage les pauvres religieuses à s'affranchir, à ne plus être le jouet du vice, à rompre telle habitude immonde que sa tyrannie imposait ». Godais des Marais, évêque de Chartres et supérieur de Saint-Cyr, accuse Mme Guyon de « troubler l'ordre de la maison ». Mme Guyon note avec satisfaction dans son autobiographie : « Les filles que je voyais étaient si fort attachées à ce que je leur disais, qu'elles n'écoutaient plus leur supérieur » (*Vie*, p. 536).

Mme Guyon représente donc une force insidieuse qui cherche à ébranler l'autorité masculine au sein de la religion catholique. Elle tente de faire prendre conscience aux religieuses que leurs confesseurs ne sont pas indispensables et aux femmes mariées qu'elles peuvent s'affranchir de l'autorité de leur mari. Partout où elle passe, Mme Guyon fait souffler un vent de liberté qui dérange. Dans une de ses lettres, elle se demande pourquoi Dieu se sert toujours des femmes, comme sainte Thérèse ou sainte Catherine, pour faire « ses meilleurs coups ». Elle explique que « les femmes, restant nues, vides, dépouillées de tout, sans science, sans distinguer si ce qu'elles disent est bien ou mal, elles sont plus propres à faire couler les vérités nues. Et c'est pourquoi, ordinairement les grandes âmes que Dieu veut humilier et illuminer, non en lumière de raison, mais de vérité, il les attache à de pauvres femmelettes »⁴⁰. C'est parce que les femmes s'apparentent intrinsèquement au « petit » de l'Évangile que la parole leur est spontanément révélée. La dévotion à l'Enfance leur offre la possibilité d'évincer l'incontournable médiation des hommes et leur inébranlable autorité dans le domaine de la religion. N'acceptant que Dieu ou l'Enfant Jésus comme seuls maîtres, elles s'octroient, à leur tour, le droit de diriger les hommes les plus influents de leur temps et de s'ériger en prophétesses.

Ces « femmes-enfants » représentent donc un danger manifeste pour l'autorité ecclésiastique qui tente de les maîtriser. Bossuet s'évertue à neutraliser Mme Guyon. Il la garde six mois dans le couvent des Visitandines de Meaux ; lui fait signer un *Acte de soumission*, des *Intentions*, puis un

40 Cité dans l'ouvrage d'Yvan Loskoutoff 1987 : 103.

nouvel *Acte de soumission*. Malgré tout, il lui interdit «d'écrire, d'enseigner, de dogmatiser dans l'Église ou de répandre ses livres imprimés ou manuscrits, ou de conduire les âmes dans la voie d'oraison». Mais l'opprobre qui s'abat sur Mme Guyon n'est pas uniquement dû à la doctrine quiétiste qu'on l'accuse de véhiculer. Au début du siècle, Marguerite du Saint-Sacrement, au fond de sa cellule, n'échappe pas à pareille défiance. La «petite» est suspecte à ses supérieurs qui dépêchent confesseur sur confesseur pour apprécier l'orthodoxie de ses paroles. Pendant treize ans, on l'empêche de communiquer avec l'extérieur. Même le baron Gaston de Renty, décrit comme un farouche partisan de la carmélite, demande à Jean-Jacques Olier de se rendre auprès d'elle pour «faire l'épreuve de sa vertu». À sa mort, Marguerite n'est reconnue ni sainte ni bienheureuse ni vénérable. Au Carmel de Bordeaux, Madeleine du Saint-Sacrement est condamnée par l'Ordre ; toutes formes de communication avec l'extérieur lui sont interdites ; elle ne peut ni parler ni écrire ni recevoir de lettres.

La dévotion à l'Enfant Jésus et la spiritualité de l'Enfance qui lui est attachée séduisent en priorité les femmes. Elles n'ont en effet aucun mal à se reconnaître dans cet Enfant Jésus décrit comme faible et dépendant. Généralement dévalorisées par le corps ecclésial, elles n'ont plus qu'à s'anéantir et s'abandonner à Dieu. L'ursuline Catherine de Jésus Ranquet (1601-1651) explique qu'en vivant totalement abandonnée à Dieu elle se trouve alors dans «une telle ignorance et impuissance» qu'il lui est impossible de s'exprimer. Elle demeure alors dans un «bégaïement muet». Elle est heureuse de porter «la folie de l'Enfance» – parce qu'elle la tient cachée dans les langes et le bégaïement de l'Enfance – par opposition à la «folie de la croix», réservée aux «grandes âmes»⁴¹. On comprend ainsi qu'en maintenant les femmes dans l'infirmité du nourrisson – fût-il l'Enfant Jésus ! –, la spiritualité de l'Enfance doit théoriquement façonner une âme docile dans un corps assujéti. Mais, une fois abandonnées et anéanties, les femmes sont loin de s'effacer ou de se soumettre. Au contraire, elles voient leurs actes et leurs paroles légitimés par une autorité sacrée qui les anime. Dans la dévotion à l'Enfance, les femmes trouvent un moyen d'ex-

41 Bremond 1916 : t II, 333-339.

pression parfaitement adapté à la condition qui leur est infligée. Privées de la prédication et du sacerdoce, elles s'offrent «nues» entre les mains de Dieu pour être revêtues d'un charisme extraordinaire et d'une légitimité pour parler et agir⁴². L'Enfance apparaît comme un exutoire pour aider les femmes à s'affranchir de l'autorité qu'on tente de leur imposer. Ainsi, d'une spiritualité de l'intériorité, d'une apologie de la petitesse et de l'humilité, l'Enfance devient – pour un temps – un moyen d'expression privilégié à travers lequel les femmes aspirent à une certaine reconnaissance sociale, voire à un certain pouvoir.

Bibliographie

- ALBERT Jean-Pierre, 1997, *Le sang et le ciel. Les saintes mystiques dans le monde chrétien*, Paris, Aubier.
- AMELOTE, 1654, *La vie de la bienheureuse Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse carmélite du monastère de Beaune composée par un prestre de la congrégation de l'Oratoire de Nostre Seigneur Iesus-Christ*, Paris, Pierre le Petit imprimeur et éditeur.
- BEAUDE Joseph, 1997, «La science des saints, la science des autres», *Rencontres autour de la vie et l'œuvre de Madame Guyon*, Grenoble, J. Millon, pp. 223-233.
- BERGAMO Mino, 1992, *La science des saints. Le discours mystique en France au XVII^e siècle*, Grenoble, J. Millon.
- BERROUARD Marie-François, François de Sainte-Marie, BERNARD Charles, 1959, «Enfance spirituelle», *Dictionnaire de Spiritualité Ascétique et Mystique*, Paris, Beauchesne, IV, col. 1621-1637.
- BERULLE Pierre de, 1856, *Œuvres complètes*, publiées par l'abbé Migne, Paris, Migne éditeur.
- BLANLO Jean, 1665, *L'enfance chrétienne*, Paris, D. Thierry.
- Catherine de Jésus, 1625, *Recueil des pieux écrits et lettres de Catherine de Jésus*, Toulouse, Jean Boude.

42 C'est ainsi que les femmes basculent du côté du prophétisme. Voir à ce sujet J.-P. Albert 1997 : 78-86.

- BREMOND Henri, 1916..., *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religions jusqu'à nos jours*, Paris, Bloud et Glay, 12 volumes.
- CERTEAU Michel de, 1982, *La fable mystique, I, XVI-XVII^e siècle*, Paris, Gallimard.
- CISSEY Louis de, 1862, *Vie de Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse carmélite, fondatrice de l'association à la dévotion à la sainte enfance de Jésus*, Paris, Ambroise Bray.
- DAESCHLER R. et DE GUIBERT J., 1932, «Abnégation», *Dictionnaire de Spiritualité Ascétique et Mystique*, Paris, Beauchesne, I, col. 67-110.
- DAESCHLER R., 1932, «Anéantissement», *Dictionnaire de Spiritualité Ascétique et Mystique*, Paris, Beauchesne, I, col. 560-565.
- GONDAL Marie-Louise, 1989, *Madame Guyon. 1648-1717, un nouveau visage*, Paris, Beauchesne.
- GUYON Jeanne, 1995, *Le Moyen court et autres récits*, Grenoble, J. Millon.
- , 1983, *Vie de Madame Guyon écrite par elle-même*, édition préparée par B. Sahler, Paris, Dervy-Livres.
- LE BRUN Jacques, 1998, «La dévotion à l'Enfant Jésus au XVII^e siècle», in Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident*, tome 1, Paris, Seuil.
- LOSKOUTOFF Yvan, 1987, *La sainte et la fée. Dévotion à l'Enfant Jésus et mode des contes merveilleux à la fin du règne de Louis XIV*, Genève, Droz.
- MICHELET Jules, 1881/1883, *Histoire de France*, Paris, J. Hetzel et Cie ; t. IV et V.
- MASSON Maurice, *Fénelon et Madame Guyon, documents nouveaux et inédits*, Paris, Hachette.
- ORCIBAL Jean, 1972, *Correspondance de Fénelon*, Paris, Klincksieck, t. II et III.
- ROLAND-GOSSELIN Jacques, 1969, *Le Carmel de Beaune, 1619-1660*, Rabat.